

Las Vegas

Jérôme Schmidt



J'ai peu appris des échecs. Ce monde clos où tout est déjà prévu a pourtant habité les longues heures solitaires de mon enfance puis de mon adolescence. Le nez penché au-dessus de ce plateau de bois aux soixante-quatre cases ébène et ivoire, j'ai appris par cœur des parties historiques et dévoré la littérature à la recherche de coups spéciaux censés m'ouvrir la porte de l'excellence, mais il a fallu me rendre à l'évidence : je n'étais pas fait pour ce monde fermé et déjà analysé par des générations d'experts. Un monde résolu. Tout comme je ne comprenais pas ce qui motivait les gamins de mon âge à tenter de « passer » des figures de skate pendant des heures, je trouvais désespérément vain de penser un jour me hisser à la hauteur de Fischer, Karpov, Kasparov et consorts – pour finir en gloire locale de mon club de quartier. Il fallait me rendre à l'évidence : je n'étais pas doué pour l'échec.

Sans doute est-ce ce qui m'a immédiatement plu dans le monde du poker et des casinos : au-delà de

ses salles réfrigérées où les rayons du jour ne percent presque jamais, au-delà des sommes absurdes qui changent de main dans l'indifférence, c'est avant tout un monde de *possibles*. Un jeu où le hasard entre toujours en compte, surtout lorsqu'on pense avoir tout calculé. Une sorte de revanche injuste sur ce que l'on pense maîtriser. C'est un jeu qui trahit parfois ses idoles, récompense aléatoirement les mauvaises décisions, les *reads* erronés ou les bluffs atrocement construits. Et pourtant, il en existe des champions réguliers, *rock-stars* modernes de l'argent roi – facile ou invisible, selon sa grille de lecture morale. C'est un monde ouvert où tout reste à comprendre et, surtout, à vivre.

Lorsque au printemps 2004, j'ai atterri pour la première fois à Las Vegas afin d'écrire un film sur les joueurs professionnels de poker (*That's Poker*, Arte-CBC, 2007), je ne connaissais rien de ce milieu encore peu médiatisé sur le Vieux Continent. Tout juste en avais-je rapidement appris quelques règles, à la volée, afin de ne pas être complètement perdu par la novlangue qu'utilisent acteurs et actrices de ce milieu codifié. Si je voulais en expliquer la psychologie et les ressorts au grand public, explorer ses coulisses et ses non-dits, il fallait bien que je m'habitue à les comprendre. Se lancer dans l'écriture d'un long-métrage documentaire demandait d'être, pendant des mois, une mouche sur le mur, comme disent les Américains, d'observer mutique ce qui se déroulait sous mes yeux, de suivre ce qui se passe dans la victoire comme dans

la défaite, au plus près des personnages. Finaliser l'écriture et le tournage m'a pris douze mois où j'ai plongé chaque nuit dans la vie des joueurs. Par la suite, durant les dix années suivantes, je suis passé de l'autre côté du tapis vert pour replonger dans cette source originelle d'histoires et d'émotions d'un soir.

J'ai ainsi exploré Las Vegas, « Sin City », dans toutes les directions, j'y ai épuisé mon quota de nuits blanches et fait quelques sorties de route ; j'ai cumulé plus de trente-six mois à habiter sur place, tantôt dans des condos luxueux qui dominaient le désert, parfois dans des chambres de motels fifties où la promiscuité et la violence n'étaient jamais loin. J'ai plongé tête la première dans le jeu et son vortex, j'ai pris goût aux parfums pulsés par la climatisation des casinos, mêlés à ceux, plus capiteux, des belles-de-jour qui en arpentent chaque mètre carré à la recherche du pigeon à plumer. J'ai dérivé sur ses longues avenues rectilignes et sa grille urbaine perpendiculaire qui finit toujours au désert ; j'ai poussé les portes de ses églises locales, observé croyants, fidèles et mécréants, avant de partir ailleurs, vers d'autres déserts, d'autres lieux de foi ou de péché. En vingt années, cette ville-champignon sortie un siècle plus tôt d'un sol sablonneux au hasard de la ruée des pionniers vers l'ouest, tout simplement parce qu'il fallait bien faire halte quelque part, s'est transformée, plastique et sans rapport avec l'Histoire, au gré des crises économiques et des flux de touristes. D'oasis inversée – un point d'eau dans le désert qui finit par rincer l'aventurier

peu précautionneux au lieu de le reconforter – à ville de tous les possibles où cohabitent des communautés du monde entier venues chercher la rédemption, Las Vegas s’est révélée sans équivalent, et je m’en veux parfois de l’aimer avec tant de passion. Elle a fini par habiter en moi, par changer mon rapport au monde, à l’argent et au hasard. Lentement, elle a infusé cette vision floue de l’altérité et de la morale qui m’habite depuis mes plus jeunes années, brouillant encore plus les codes moraux qu’on m’avait inculqués. Tout y est possible. Tout peut y être expérimenté. Et ce qui se passe à Vegas ne reste pas à Vegas, contrairement à ce que la croyance populaire affirme. C’est un monde en petit, une société à part entière où désirs, frustrations et rêves sont décuplés.

*

Il suffit de vivre une seule fois l’arrivée en avion sur Las Vegas pour comprendre que cette ville n’est pas qu’une destination, mais une expérience. Même les turbulences qui parfois montent des puits de chaleur du désert ne créent aucune angoisse – les passagers débarquant de toute l’Amérique semblent immunisés par une joie qu’ils ne maîtrisent pas. Tous arriveront sains et saufs bien sûr ; ce qui importe, c’est l’après, ce séjour vers lequel ils sont tendus, et où tout peut arriver. Plus on approche de la destination finale, plus les sourires et l’adrénaline prennent le pouvoir, plus la fièvre sature l’atmosphère. Le personnel de bord se laisse aller à quelques annonces humoristiques au

micro, la cohorte de touristes locaux ou internationaux commande bière sur coupe de champagne, et les jeux de cartes jaillissent comme par magie des poches de pantalon, proposant jeux de bataille, de poker ou de black jack entre sièges et travées. L'important c'est de jouer, quelle que soit la manière. Bientôt, « Paradise, Nevada », le patronyme légal de Las Vegas, va accueillir sur sa terre promise une nouvelle délégation de fervents pénitents.

Le tarmac donne directement sur le Strip – cette bande de sable à l'origine de Vegas, et devenue l'artère principale de la ville sous le nom de Las Vegas Boulevard. Là, la ville attend, toute en néons et brillance, l'équivalent de la population française, soit près de soixante millions de passagers aux dernières estimations, qui vont être accueillis dans un déferlement de bruit de machines à sous et de jackpots jusqu'aux portes d'embarquement et autres tapis à bagages. L'aéroport est le principal point d'entrée de la ville, mais une partie des voyageurs arrive également *via* l'autoroute à huit voies I-15, qui relie Los Angeles à Las Vegas en quelques heures vides et pétrifiées par la chaleur.

☞ **La ville attend, toute en néons et brillance, l'équivalent de la population française, soit près de soixante millions de passagers** ☞

Depuis le cockpit, on aperçoit les lueurs de la ville en dessiner la silhouette : tout d'abord le trait de lumière verticale émanant de la pyramide nineties du

casino Luxor (situé tout en « haut » du Strip, c'est-à-dire au sud), puis les premiers faubourgs qui bordent le désert, écrin d'un noir absolu comme pour mieux mettre en valeur le joyau urbain constitué par cette Mecque du jeu. « La nuit, on ne voit pas le désert qui entoure Las Vegas », précise le narrateur du *Casino* de Scorsese en ouverture de son film-fleuve dédié à la ville et sa mafia. Les premiers flashes de lumière font écho à l'analyse du philosophe (et architecte) français Jean Baudrillard, qui parle de Las Vegas comme une « ville-simulacre », une « copie de ville qui n'avait jamais existé » : ses reproductions de morceaux empruntés de la culture mondiale (des *palazzo* italiens, une tour Eiffel à grande échelle, de vagues réminiscences du Boardwalk en provenance du New Jersey, des pyramides égyptiennes, une île tropicale, etc.) jalonnent son artère principale comme un tour du monde en taille quasi réelle. Et pourtant, au moment où le train d'atterrissage tape le bitume de la piste, on se rend compte que cette ville-mirage n'est pas qu'une chimère en deux dimensions : derrière le décor de carton-pâte qui fait rêver les touristes d'un week-end venus en prendre plein les yeux, Las Vegas est une ville de chair et d'affects.

*

« Las Vegas, c'est une ville sans histoire », m'a soufflé un jour un joueur de poker qui habite la ville depuis des années – « mon lieu de travail », précise-t-il. Au vu des faits divers qui s'accumulent dans la presse

locale, je ne comprenais pas bien. « Sans histoire, littéralement sans Histoire. Avec une majuscule... Sans mémoire, si tu préfères. » Lors de l'un de mes premiers séjours en terre de Nevada, en 2007, j'avais visualisé ce qu'il voulait dire en assistant depuis les fenêtres de mon appartement à la plus grande fête de l'année : la destruction d'un des casinos iconiques de Las Vegas, le Stardust. Ce joyau du Strip, qui avait servi de décor à bien des résidences de Frank Sinatra et de ses camarades du Rat Pack (Sammy Davis Jr, Dean Martin et consorts) mais aussi de décor *in vivo* pour le film de Scorsese, avait été dynamité au petit matin, sous les vivats de *showgirls* en plumes et du maire en frac, coupe de champagne à la main. Le Stardust était ainsi redevenu poussière parmi le sol sablonneux de Las Vegas Boulevard. Ses atomes de jetons, de machines à sous, de tables de craps, de roulettes en cuivre et en bois et autres luxueux fauteuils en velours avaient flotté dans l'atmosphère pendant plusieurs jours, étrange halo d'une densité étonnante au beau milieu des cohortes de touristes en short qui prêtaient à peine attention.

Quelques années plus tard, j'ai pu me frayer un chemin dans le grand casino Sahara, soudainement abandonné par ses créanciers, et livré aux vents du désert, en plein centre de la ville. Telle une ville fantôme, les milliers de mètres carrés de cette institution s'étaient vidés en une soirée seulement, laissant ses fidèles clients jouer à ses machines et tables jusqu'au 16 mai 2011 à minuit. Et puis ? Extinction des feux.

Accompagné d'une puissante lampe de poche, je m'étais introduit dans la « cage » du rez-de-chaussée, là où étaient entassés auparavant les millions de dollars en liquide de la banque. Le calendrier affichait toujours le seizième jour du mois de mai, les cahiers de comptes étaient abandonnés encore griffonnés de leurs dernières transactions, un Coca éventé trônait à côté d'un vieux PC éteint à la volée. J'avais passé ainsi plusieurs heures à monter dans ses étages, et m'asseoir aux tables de roulette qui tournaient encore. Il ne manquait qu'une musique de film d'horreur, mais j'avais les bruits de pas des autres explorateurs en herbe qui m'accompagnaient. Il avait fallu graisser la patte du gardien pour ce dernier tour du propriétaire.

Une douzaine d'années plus tard, alors que le Sahara avait été rasé, reconstruit, racheté puis revendu à deux reprises, on parlait encore d'une fermeture imminente à l'automne 2024. Vegas n'a pas d'at-

☞ **Vegas n'a pas d'attaches ; l'important, ai-je vite appris, c'est d'oublier le passé, et de rêver à l'avenir** ☞

taches ; l'important, ai-je vite appris, c'est d'oublier le passé, et de rêver à l'avenir.

Il y a pourtant un nombre croissant de brocanteurs et antiquaires en ville, notamment dans le quartier branché d'Arts District. S'y trouvent les reliques des années folles de Vegas – jetons, photos dédicacées, affiches de shows –, datant de l'après-guerre jusqu'aux années 1980, avant que la ville ne soit emportée par la tornade blanche de la cocaïne. C'était, m'affirmait le tenancier d'une maison d'enchères située sur Arville

Street (non loin du casino Orleans), « l'âge d'or de Vegas, comme on parle de l'âge d'or d'Hollywood. Les filles étaient sublimes, les meilleurs musiciens jouaient tous les soirs, les gens claquaient de l'argent et s'habillaient pour sortir. C'était l'époque où la mafia tenait le business, ça tournait tout seul, et personne ne se plaignait... » Depuis, près d'un millier de brocanteurs se repaissent de cette nostalgie d'un passé fantasmé : « Nos plus grosses ventes, c'est les machines à sous mécaniques... minimum 10 000 dollars si elles fonctionnent. Et puis, après, les costumes de scène de Sinatra, Siegfried & Roy, Sammy Davis... Ça, tu peux t'acheter une maison avec ! »

À part ce business du souvenir, la ville n'est plus célébrée que comme une narration du futur, un projet pour continuer à y croire. À chaque nouvelle annonce de casino, la presse locale fait ses gros titres sur « LE FUTUR DE LAS VEGAS ». En deux décennies, j'ai eu le temps de constater que ce futur est parfois bien hypothétique, même si la ville a été profondément remodelée, dans un sens que peu attendaient ou espéraient. C'est, de fait, le nord de Las Vegas, autour de son *Downtown* historique (Fremont Street), qui a le plus changé de visage. La rue principale de Fremont Street abrite en effet les seuls souvenirs protohistoriques de la ville, avec ses casinos anciens mais maintes fois retapés comme l'El Cortez, le Golden Nugget, le Plaza, le Golden Gate ou le Four Queens. Tout autour, jusqu'à encore récemment, existait une zone de non-droit peuplée nuit et jour par les silhouettes

vacillantes des toxicomanes et les berlines *tunées* des gangs. « Naked City » ou « Glitter Gulch », comme la surnommaient les locaux, consistait en un large quartier où s'alignaient motels dénudés promettant chaînes porno gratuites en chambre, locations de longue durée aux murs éventrés et aux fenêtres ébréchées, supérettes tenues par des caissiers armés et retranchés derrière des barreaux d'acier. Personne n'osait alors sortir du havre sécurisé de Fremont Street pour se laisser engloutir par Naked City, sauf avec de mauvaises intentions. Les habitants plaisaient, en 2004 lors de ma première venue à Las Vegas, sur le fait qu'il fallait en moyenne moins de trois minutes pour y être agressé. Après avoir rapidement calculé mes chances d'en sortir vivant, réflexe de joueur oblige, j'avais repoussé l'exploration.

*

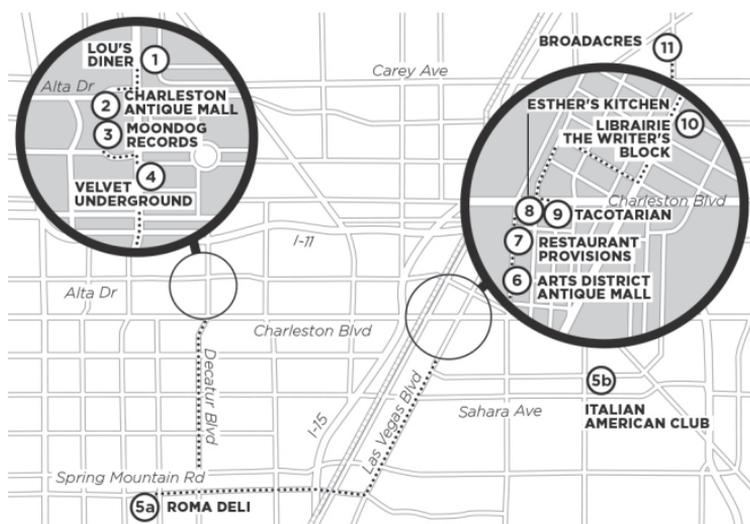
Fremont Street et Naked City combinent ainsi Histoire et histoires. Le Strip n'est que de l'écume pour touristes, m'affirment les habitants de la ville qui n'y mettent presque jamais les pieds. Au début de la décennie 2010, les motels ont commencé à fermer au nord de la ville, les patrouilles de police à multiplier les rondes jusqu'à garer des véhicules blindés légers en permanence à certains carrefours. Je me suis dit

☞ **Le Strip n'est que de l'écume pour touristes, m'affirment les habitants de la ville qui n'y mettent presque jamais les pieds** ☞



Cinq itinéraires

1• En pleine vie locale



Si Las Vegas s'est transformé au fil des années d'une ville familiale (d'aucuns diraient mafieuse) à une cité presque entièrement aux mains de gigantesques corporations de l'hospitalité et du casino, il reste encore des traces de la dimension originelle de Vegas, et aussi

des initiatives plus récentes qui permettent de quitter la démesure des énormes *resorts* qui peuplent le Strip.

Pour débiter l'exploration du visage humain de la ville, direction l'ouest, et l'un de ses *diners* les plus anciens, chez Lou's Diner (1), ouvert dès 6 heures du matin. Dans un décor *fifties* authentique, cet endroit a accueilli après la guerre les constructeurs des casinos du Strip (ouvriers mais aussi magnats qui y disposaient de leur salle privée). On se cale avec des *hashbrowns* maison – des pommes de terre râpées et rissolées – avant d'éliminer en marchant sur les grandes avenues adjacentes pour découvrir les magasins vintage du quartier – comme au Charleston Antique Mall (2), chez Moondog Records (3) ou dans une librairie de comics d'occasion située non loin (Velvet Underground (4)).

À l'heure du déjeuner, direction l'Italie et sa diaspora, omniprésente, et pas seulement sous les sculptures néo-modernes du Caesars Palace. Les premières générations d'immigrés italo-américains de l'après-guerre ont fait grandir Las Vegas, s'installant durablement dans le paysage du Strip et ses boulevards perpendiculaires. On pourra aller avaler un sandwich maison à moins de 10 dollars chez Roma Deli (5a), perdu en plein milieu du... Chinatown, ou on tentera de décrocher, à l'opposé de la ville, une table à l'Italian American Club (5b), une survivance des années dorées de Las Vegas, sur East Sahara. Toutes les grandes familles italo-américaines de la ville s'y retrouvent pour des tours de chant nostalgiques et une ambiance *scorsesienne* immanquable.

L'après-midi, une partie plus cotée de la ville s'ouvre aux visiteurs : le quartier d'Arts District (6) (principalement au nord de la Stratosphère, sur Main Street) regorge de tout ce que Vegas fait de plus local en termes de brocantes et d'antiquités. Le soir, on peut aussi y profiter de restaurants bio, comme le très couru Provisions (7) on Main St, mais aussi Esther's Kitchen (8) ou Tacotarian (9), qui mettent en valeur la gastronomie raisonnée à Las Vegas – une nouveauté dans le paysage de la ville, qui permet de quitter les grands ensembles et de se frayer une journée ou une soirée au milieu des locaux.

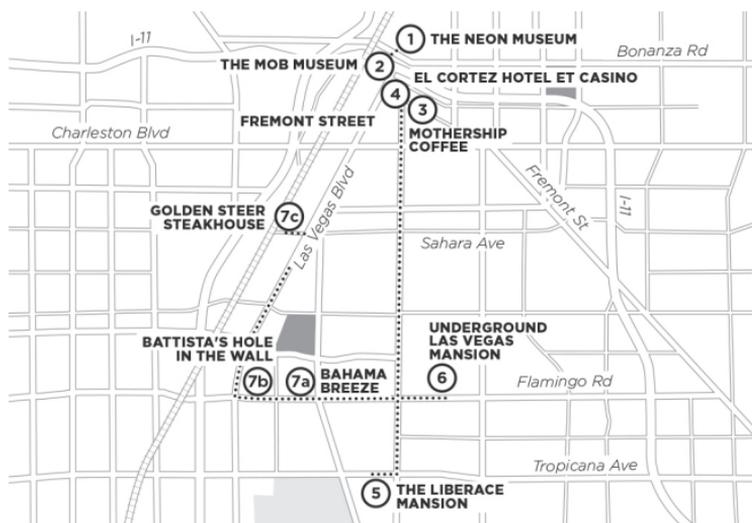
Si vous désirez plutôt changer de quartier sans trop vous éloigner, direction le Downtown, sur East Fremont et ses perpendiculaires, notamment avec la vie locale et hipster qui s'articule autour du Writer's Block (10), une librairie indépendante qui fédère toutes les communautés. Vous pouvez rejoindre le quartier à pied (vingt minutes environ, à travers des rues où on préférera ne pas s'attarder la nuit tombée), ou en taxi (15 dollars, cinq minutes).

Le week-end, c'est l'occasion de découvrir l'une des plus grandes communautés latinos des États-Unis – d'origine mexicaine et salvadorienne, principalement. Il suffit de faire un saut en taxi (30 dollars depuis le Strip), samedi ou dimanche, à Broadacres (11) (North Las Vegas Boulevard), non loin de la base aéronavale de Nellis, afin de vivre leur quotidien :

marché aux puces, légumes frais à prix raisonnables, tacos et boissons glacées accompagnent toutes les générations les vendredi, samedi et dimanche matin, avec en sus un orchestre traditionnel qui se produit gratuitement sur la grande scène centrale.



2• Une ville sans Histoire ?



N'allez pas croire sur parole l'auteur de ce livre lorsqu'il prétend que Las Vegas est une ville littéralement « sans Histoire » : elle ne propose simplement pas le même rapport au passé et à la conservation